

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LA DAME
DE LA POSTE

CATHERINE SIGURET

LA DAME DE LA POSTE



VOIR DE PRÈS

© 2024, StudioFact Éditions.

Tous droits réservés.

© 2025, Voir de Près

pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-766-5

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À Sarah

1

Une DS noire remontait la rue principale de la petite station balnéaire de Veules-les-Roses à un train de sénateur, vitres baissées en cette fin de matinée estivale. Son conducteur agitait une main céleste, tantôt par la droite, tantôt par la gauche, pour distribuer des formules ampoulées, « Votre obligé vous salue », « Ravissante, ce jour »... À hauteur du bureau de poste, où Magdeleine officiait comme receveuse, il marqua un ralentissement plus net pour lancer à travers la porte ouverte : « Je passe bientôt, ma chère ! » Magdeleine ne put réprimer un mouvement de répulsion : « Ma chère », tu parles !

La seule perspective de recevoir la

visite de l'inspecteur départemental des PTT lui donnait de l'urticaire. Le bureau de Lucien Bouquet se trouvait à Dieppe, à une vingtaine de kilomètres, mais comme il habitait au bout de la rue, il péchait là par excès de zèle plutôt que se fatiguer à sillonner les routes de Seine-Maritime. Depuis vingt ans, il peinait à s'éloigner de son fief, tout à son rêve d'être élu maire de ce bijou de la côte normande. S'il venait encore d'échouer au scrutin de 1959 l'année précédente, sa courti-sanerie électorale n'avait pas faibli pour autant. Il préparait le coup d'après.

Au guichet, l'instituteur qui patientait dans la queue ne put s'empêcher de lancer à Magdeleine, dans un soupir fataliste :

– On ne le refera pas...

Magdeleine fit bouffer sa mise en plis d'une main nerveuse, mais se garda de renchérir. Elle s'efforçait, en digne

fonctionnaire de l'État, de ne pas afficher ses positions, encore moins son inimitié personnelle envers son supérieur hiérarchique.

L'élégante vacancière parisienne qu'elle servait se méprit sur sa légère crispation :

– Je vous ennuie peut-être, à force de demander toujours la même chose...

– Nullement, nullement, sourit Magdeleine en se replongeant dans les courriers adressés « poste restante ». Mais... Je suis navrée. Toujours rien.

Navrée, Magdeleine l'était réellement en regardant s'éloigner cette grande femme élégante qui flottait de plus en plus dans son tailleur pastel au fil de l'été qui passait. Depuis près de deux mois, la pauvre guettait une lettre, un mot, un signe. De son mari volage, présumait Magdeleine. En presque trente ans

de métier, elle avait acquis la faculté de lire les lignes de vie à travers quelques détails. Elle décryptait au premier regard le cœur haut du client quand il entre en quête d'un pli affectif, ses épaules qui se voûtent en cas de déception. Elle détectait aussi les aléas de fortune, d'autant que l'Institution venait de confier aux receveurs des fonctions bancaires avec la création du compte chèque postal. L'argent faisait gonfler les torsos, tenir les ventres en avant, dresser les cous, quand les difficultés rabougrissaient les êtres à l'approche du guichet de bois grillagé, par honte de venir prélever si peu quand il restait encore moins.

Magdeleine savait tout des autres, par sa position stratégique, mais surtout sa sensibilité extrême. Par elle transitaient les lettres et colis, les télégrammes et les appels téléphoniques depuis les deux uniques cabines du village qui flanquaient

le mur de gauche, mais aussi les gens, dont la mine et l'allure trichaient finalement peu. Aux premières loges pour les deuils et les naissances, elle voyait se faire et se défaire les amours, tomber les mannes financières et frapper les naufrages. Son cœur se soulevait de bonheur et se brisait plusieurs fois par jour. Elle aimait son métier, parce qu'il mimait la vie en accéléré.

L'instituteur, un grand blond au corps sec, leva légèrement son canotier pour saluer Magdeleine.

— Monsieur Guichard, comment allez-vous ? lui lança la receveuse.

Avisant la brosse de cheveux roux qui rasait son comptoir, elle ajouta à l'intention du fils, dont le père ne faisait aucun cas :

— Bonjour mon petit, pardon, je ne t'avais pas vu. Vos nouveaux manuels

vous ont-ils bien été portés, monsieur Guichard ?

– Absolument. Hier, par votre nouvelle factrice. J'espère qu'elle donnera bientôt au village de beaux enfants à inscrire à l'école. Enfin d'ici là, votre petite Gabrielle aura son certificat d'études !

Magdeleine sourit aux anges. Quand on lui parlait de sa petite-fille chérie, son cœur s'enrobait de guimauve. Gabrielle, six ans, était la fille de son fils unique, Yves, qui tenait l'épicerie du village, juste en face du bureau de poste. Dans quinze jours, Gabrielle ferait sa rentrée en onzième, sachant déjà lire et écrire grâce à sa chère mamie dont elle ne quittait guère les jupes.

Gabrielle rentrait justement de la plage, cheveux mouillés et robe chiffonnée, et s'engouffrait dans le magasin parental :

– La voilà, regardez ! s'exclama Magdeleine gaiement.

L'instituteur se retourna brièvement pour revenir planter des yeux sévères dans ceux de la postière :

– Tsss ! La plage ! Ils ne pensent tous qu'à cela ! Ces vacances scolaires sont bien trop longues, ce village trop festif, nos enfants finissent par confondre la vie et le plaisir !

Un danger qui très visiblement ne menaçait pas son petit garçon, dont les épaules rentrèrent instantanément dans le tricot de corps par peur de la foudre paternelle. Magdeleine se permit de corriger :

– Les deux ne sont pas contradictoires, monsieur Guichard, le plaisir fait partie de la vie, il faut bien que les enfants s'amuse, c'est de leur âge aussi.

– En cette période, ils feraient mieux de repasser leurs leçons...

– Ma petite-fille n'en a pas encore...
Et elle lit seule son *Lisette*, figurez-vous !

– *Lisette* ? Des planches d'images, des figurines à découper et quelques lignes de lecture ineptes ? Vous appelez cela lire ? Ça promet !

Magdeleine sentit qu'elle ne pouvait que perdre la partie contre son interlocuteur, dont l'enfant taciturne ne se privait pas, à l'instant même, de chaparder des formulaires des PTT sur les présentoirs pour les enfourner dans sa culotte courte. La receveuse luttait à grand renfort de réprimandes contre cette petite délinquance virale – jouer au postier était très en vogue. Elle ouvrait la bouche pour rétorquer à l'instituteur qu'il ferait mieux de faire la loi chez lui quand elle croisa le regard effrayé du petit garçon, aussi écarlate que ses cheveux d'avoir été surpris. Pauvre gosse... Elle se tut, et armée de son plus beau sourire, posa

les lettres sur sa balance, timbra la plupart au tarif ordinaire de quinze centimes et donna un coup de tampon sur les autres. Se tachant les doigts au passage, elle lâcha un « mer... credi ! » rat-trapé de justesse, qui fit tressaillir le maître d'école. Pour faire diversion, elle vanta l'affranchissement mécanisé, déjà en vigueur à Paris, qui épargnerait les bavures aux postiers. Un sujet qui s'avérait tout aussi glissant :

– Ne rêvons pas d'un monde mécanisé, c'est lui qui nous broiera.

– Certes.

Décidément, Hugues Guichard était mal embouché.

– Ce sera deux francs, conclut-elle en souriant.

– Pardon ?

Personne ne se faisait au nouveau franc instauré le 1^{er} janvier 1960, l'instituteur pas plus que ses autres clients !